Centre régional du Livre de Franche-Comté
5, avenue Elisée Cusenier 25000 Besançon
Tél : 03 81 82 04 40
Fax : 03 81 83 24 82
Vie-litteraire@crl-franche-comte.fr
Site internet : http://www.crl-franche-comte.fr



FESTIVAL « *LES PETITES FUGUES* »

Du 16 au 28 novembre 2015

Antoinette Rychner

www.toinette.ch

L'auteur :

Née en Suisse en 1979, Antoinette Rychner a été technicienne de spectacle et scénographe. Après des études à l'Institut Littéraire Suisse (Haute École des Arts de Berne) de 2006 à 2009, elle se consacre à l'écriture dramatique et romanesque. En 2013, elle a obtenu le prix SACD de la dramaturgie de langue française pour *Intimité Data Storage* (Les Solitaires Intempestifs) ; pour la rédaction du *Prix*, elle a été lauréate du Grand Prix Culturel de Migros Neuchâtel-Fribourg et a bénéficié d'une bourse d'écriture d'une année. Antoinette Rychner collabore régulièrement en tant qu'auteur associé avec des Théâtres en Suisse.

Bibliographie :

Roman :

♦ ***Le Prix***, Éditions Buchet/Chastel, collection Qui Vive, 2015, Prix Michel Dentan.

Récit épistolaire :

♦ ***Lettres au chat***, Éditions D'autre part, 2014.

Théâtre :

♦ ***Intimité Data Storage*****,** Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2013, Prix SACD de la dramaturgie de langue française 2013.

♦ ***De mémoire d'estomac***, Éditions Lansman, 2011, Prix l'inédit Théâtre 2011.

Recueil de nouvelles :

♦ ***Petite collection d'instants-fossiles***, Éditions de l'Hèbe, 2010.

Présentation des livres :

♦ ***Le Prix***, Éditions Buchet/Chastel, 2015.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Une fois de plus, il n'a pas remporté le Prix ! Celui pour lequel il travaille sans relâche, celui qui fait tout le sens de son existence... Nous voilà plongés dans l'esprit tourmenté d'un sculpteur de « Ropfs » – étranges créatures mi-organiques, mi-artisanales qui surgissent de son nombril. Son désir d'absolu se heurte aux perpétuelles demandes d'amour et d'attention de sa femme et de son fils Mouflet. Que dire alors de la naissance de Remouflet qui s'annonce, et va de nouveau tout bouleverser, jusqu'au drame...

À travers un monologue intérieur halluciné et cocasse, l'auteur nous embarque dans une épopée domestique où le réel s'évertue à battre en brèche la volonté d'exister pour soi. Et pose des questions qui nous concernent tous : comment concilier vie familiale, professionnelle, quotidienne, et vie intérieure ? On rêve parfois aux grandes choses qu'on accomplirait, si l'on vivait dans la solitude... Mais que ferions-nous vraiment, séparés de ceux qui nous entourent, nous encombrent et nous aiment ?

Un premier roman à l'humour ravageur, illuminé d'éclairs de tendresse.

Presse :

Article paru dans *Le Temps* le 17 janvier 2015, par Isabelle Rüf.

Jeune dramaturge, auteure aussi d'un recueil de nouvelles, cette femme de lettres romande risque dans *Le Prix* une fable drôle et tendre sur le conflit entre la vie familiale et la solitude du créateur.

Dans le secret de sa « chambre consacrée », un homme scrute son nombril : « Fleur saccagée, liséré mauve, tordu, redressé, tordu de nouveau, orifice éclaté aux pétales disjoints, sommairement cousus. » Moi est un sculpteur, et dans l'univers où il évolue, les œuvres naissent par cet orifice, au terme d'un bourgeonnement externe, jusqu'à ce que le Ropf, puisque tel est le nom générique de ces sculptures, se détache et tombe. Il s'agit alors, pour l'artiste, de polir cet être brut à temps pour l'envoyer au jury du Prix. Chaque année, Moi expédie son paquet puis se consume dans l'attente de l'appel téléphonique ou de la Lettre qui lui annoncera qu'il (n')a (pas) reçu le Prix.

Pour son premier roman, Antoinette Rychner, auteure de pièces de théâtre et de textes brefs, a pris le risque d'aborder le thème rebattu de la création artistique. Elle le revitalise avec brio, dans une fable qui allie fantastique, réalisme et dérision, en filant au pied de la lettre la métaphore de la création comme gestation.

À la naissance, les Ropf sont des créatures anthropomorphes assez répugnantes, surtout quand elles sont ratées. On ne saura pas grand-chose des critères esthétiques qui les distinguent, sinon qu'une bonne sculpture doit émettre un chant. Il n'y a pas d'autre règle. Tout un chacun – membre du jury, critiques, grand public et même Moi – perçoit celui qui émane des œuvres de X, deux fois lauréat. Mais le Prix peut aussi aller à un candidat minable, comme ce W dont les statues restent muettes.

Cet arbitraire ne console pas Moi qui vit chaque échec comme une condamnation de tout son être, lui qui doute de sa légitimité de créateur. Dans la vie civile, ce Moi est marié avec S. Ensemble, ils ont conçu Mouflet. S est le modèle de la femme d'artiste : patiente, attentive, elle assure le salaire, la plus grande part des travaux ménagers et de la garde de Mouflet, sans trop faire peser son dévouement. Sinueuse et souple comme son nom, c'est une belle femme dont Moi est éperdument amoureux, sauf quand elle devient un obstacle à ses pulsions créatrices. Il aime aussi Mouflet, dans les mêmes limites : il peut alors devenir extrêmement injuste et brutal, franchement salaud. Un ours, un asocial. « Pourquoi tu n'as pas de copains ? » demande, lucide, Mouflet. S a parfois de salutaires mouvements de révolte qui s'apaisent assez vite dans la chambre des parents. À la suite de l'une de ces réconciliations, naîtra Remouflet. Il y aura encore bien des aventures, dont l'une risque d'être fatale, avant l'apaisement final.

Cette histoire éternelle, Antoinette Rychner la traite de manière extrêmement sensuelle. Il y a d'abord le mode de production peu ragoûtant des Ropf – nombril sanguinolent, poussées végétales. Quant à la relation amoureuse entre S et Moi, l'auteure en fait une aventure maritime – hautes et basses eaux, lagons et navires échoués, odeurs salines et goémons. L'accouchement de Remouflet est une tempête homérique où Moi croit se noyer. La métaphore aquatique non plus n'a rien de nouveau dans le domaine de la sexualité, mais ici, elle est filée avec tant de réalisme et de lyrisme qu'elle laisse bouche bée.

Antoinette Rychner prend le risque du mauvais goût avec une conviction telle que l'effet est convaincant. Par ailleurs, les scènes de la vie quotidienne sont peintes avec un humour réjouissant. Les bricolages rapportés du jardin d'enfants, le casse-tête des horaires de l'école enfantine, les directives scolaires, la conversation d'adultes rendue impossible par un bébé impatient : tout cela rend un son de vérité que tout parent reconnaîtra.

La romancière débusque la mauvaise foi de Moi, ses élans d'empathie fugitifs quand il écoute la « Chaîne de cœur », son égoïsme, sa complaisance, sa cruauté envers une pauvre plante obstinément résiliente. Son bref séjour dans l'univers du travail salarié offre aussi de savoureux exemples de discours sur l'art.

Venue du théâtre et de la performance, Antoinette Rychner sait faire parler Moi. Son écriture se prête sans doute admirablement à la lecture publique. Le vocabulaire technique de la sculpture est précis, un ou deux helvétismes sonnent également très juste. La scansion donne un rythme particulier, un peu archaïque, que ce soit dans les longues vagues épiques ou dans les échanges quotidiens, dans le lyrisme, la tendresse ou la dérision. Une belle réussite !

Article paru dans *Le Courrier* le 10 janvier 2015, par Isabelle Anne Pitteloud.

Auteure de théâtre neuchâteloise, Antoinette Rychner signe un premier roman fantasque et profond sur les mystères de la création, du point de vue d'un sculpteur en mal de reconnaissance.

Quand il sera lauréat, la vie pourra commencer, quand il recevra le Prix, tout changera. En attendant il doit rester concentré, ne peut prêter attention aux sentiments de sa femme, l'ondulante S, ni à ceux de son fils Mouflet, encore moins à l'intendance de la maison. Qu'on le laisse créer dans sa pièce consacrée, tandis que S travaille à l'extérieur et gère la vie quotidienne. Lui doit se rendre disponible pour le surgissement du prochain Ropf. Le Ropf? Une sculpture organique qui lui sort du nombril, lors d'une venue au monde pouvant prendre des semaines, oreilles et nez en pièces détachées, crâne et visage d'une même lente coulée. Les éléments sèchent un temps, puis il peut les polir, les sculpter, les assembler, les embellir, jusqu'à donner corps au Ropf idéal, celui qui chantera pour chacun et sera enfin reconnu par le Jury. Mais malgré ses efforts, chaque année le Prix lui échappe. La faute sans doute à cette famille qui lui mange tout son espace et dont il aimerait parfois se débarrasser... Que se passera-t-il à la naissance de Remouflet?

On l'aura compris : pour parler des affres et des joies de la création, de ses mystères et de ses contradictions, Antoinette Rychner a choisi une veine un brin surnaturelle mais loin d'être gratuite. Imaginer une œuvre sortir d'obscures profondeurs, lors d'un accouchement énigmatique qui ne va pas sans douleurs et dépasse son auteur-même, a le mérite d'ancrer la question de la création dans le corps, de relier le ventre et la tête, la forme et l'émotion. Antoinette Rychner y parvient elle-même à merveille. Auteure de pièces de théâtre, d'écritures de plateau et de proses courtes, elle fait preuve dans *Le Prix*, son premier roman, d'une fantaisie poétique sans retenue, tout à la fois joyeuse et profonde.

Un tourbillon irrésistible

Dans la forme tout d'abord. Elle trouve ici un rythme intense et inattendu : ses fréquents sauts à la ligne au milieu des phrases, qui font office de ponctuation sans pour autant arrêter le souffle, entraînent la lecture dans un tourbillon irrésistible et maîtrisé, reflet du vertige de questions, doutes, désirs et peurs qui assaillent son narrateur. Fluide, haletante, cette scansion qui déstructure la syntaxe devient la voix authentique d'un protagoniste oppressé, impatient, angoissé. Elle contribue à la poésie de la langue, mettant en valeur ses images singulières et ses trouvailles fulgurantes, ses métaphores filées qui créent un univers à part, étrange et cohérent – on retiendra par exemple le moment de l'accouchement, où S est tempête, vent et pluie, fait vaciller le monde. Ou encore les magnifiques scènes d'amour entre le narrateur et sa femme, qui devient alors mer, eau, immensité mouvante : «... tu déploies à présent un lagon d'argent – pas une tache sous Moi ni l'ombre d'une algue, rien qu'une nappe d'eau claire qui descend doucement sur un tapis de sable, en cet instant tout est pur au fond de S, viens dit-elle cambrée et l'eau me monte aux chevilles, l'eau me monte aux genoux, je me rue en elle avec de grandes éclaboussures...»

Sens comique et grandes questions

Ce monologue obsessionnel nous emporte donc dans l'univers tourmenté d'un sculpteur hanté par sa création et en mal de reconnaissance. Alors qu'il ne vit que pour son œuvre, ses échecs au Prix signent à ses yeux sa médiocrité. Pourquoi serait-il doué du « Ropf source », duquel découlent toutes ses œuvres, si c'est pour que rien de bon n'en sorte ? Voire rien du tout : il ne maîtrise pas ce qui déclenche le processus et ne peut qu'accompagner le mystère, le guider doucement. Et se rendre disponible pour le moment du surgissement. Mais comment, quand la vie extérieure ne cesse de vous solliciter ?

Le roman s'ouvre alors qu'il reçoit la énième « Lettre » de refus. Elle lui fait perdre l'ouïe, qu'il retrouvera à la naissance de Remouflet. Une excuse rêvée pour se replier encore davantage sur lui-même. Mais ce n'est pas pour autant qu'il arrive à créer, ni que ses Ropfs parviennent à transcender leur nature matérielle pour offrir à chacun ce chant qui les bouleversera. Jalousies envers ses confrères, égocentrisme et mauvaise foi, doutes et fracas, question du « Temps » qui ne cesse de faire défaut, de la « Vérité » de l'art... autant d'éléments qui forment la trame d'un roman alerte, au sens comique avéré. Entre crises de couple et moments de grâce – ainsi la venue de Remouflet qui le voit se transformer un temps en père au foyer épanoui puis en salarié consciencieux –, entre blocages et impatience, c'est au final à lui-même que le narrateur se confrontera.

Antoinette Rychner explore ainsi avec fantaisie et une grande liberté un sujet diablement sérieux. Est-il possible de concilier vie de famille et création artistique ? Faut-il se retirer du monde pour attendre les frémissements de l'œuvre dans le silence et la solitude ? Faut-il au contraire ne pas se crisper, mener une vie normale en espérant se libérer de ce désir irrépressible de donner forme à l'informe ? Ne plus y penser et laisser venir ? Jouer la patience, simuler le détachement afin de tromper un volontarisme stérile ?

Enfin, *Le Prix* est aussi une très belle histoire d'amour, où le désir et les sentiments s'incarnent dans ces puissantes et mystérieuses métaphores marines. Ici, S joue un rôle essentiel, qui permet enfin la réconciliation. « J'y pense, S, et je te vois dans ta générosité splendide, ta stupéfiante souplesse car ce n'est pas comme si tu m'avais donné permission mais plutôt comme si en t'agitant peu tu avais agi sur la possibilité en moi d'être à la fois père

et sculpteur. » Et c'est alors fort des tempêtes traversées que le narrateur attend des nouvelles d'un Prix qu'il comprend n'être qu'un horizon de désir...

Article paru dans Le Temps, 21 mai 2015 : Antoinette Rychner, une plume de prix

Incroyable mise en abîme que d'avoir un prix pour Le Prix! Suis-je une sorte de sorcière? Ai-je accompli une opération magique en appelant mon livre *Le Prix* pour avoir le prix?

Antoinette Rychner est encore étonnée du tour de passe-passe qu'elle vient de réussir malgré elle. Elle reçoit ce jeudi, au Cercle littéraire à Lausanne, pour son roman Le Prix paru en janvier dernier chez Buchet&Chastel, la récompense la plus importante en littérature romande, celle qui consacre un écrivain dans ce coin de pays: le Prix Michel Dentan. Noëlle Revaz, Catherine Safonoff, Michel Layaz, Etienne Barilier, Daniel de Roulet ou Yves Laplace, pour n'en citer que quelques-uns, en ont été les lauréats avant elle.

♦ *Lettres au chat*, **Éditions D'autre part, 2014.**



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Avec l'air de ne pas y griffer, ces correspondances nous entraînent dans une ronde mi-fugue mi-raison où vont se réfugier les rêves d'une jeune mère en mal d'amour. C'est tendre, ironique et terriblement charmant.



Presse :

Article paru sur le blog d'Alain Bagnoud, le 28 mars 2014.

Il se passe, dans ce petit livre d'Antoinette Rychner, ce que tous les propriétaires de chats craignent et attendent : la disparition de l'animal. Et déjà, une correction. Les chats, évidemment, n'ont pas de propriétaires. Ils sont les maîtres des lieux qu'ils hantent, des maîtres tendres, câlins, souverains et un peu cruels, qui tolèrent avec grandeur ceux qui vivent sur leur territoire, des gens utiles pour la nourriture et les caresses. Mais un jour, forcément, ils disparaissent. Ils ne reviennent pas de promenade, ils tombent du balcon, ils passent de toit en toit, et les murs du quartier fleurissent d'affiches. Des petits enfants pleurent, des adultes rêvent de fourrures, de ronronnements, de soirées sur les sofas, de poids sur le lit. C'est comme ça, c'est la vie. Donc, le chat Pépin a disparu. Prune, la petite fille, Aurélie, la mère, le coussin bleu puis le voisin placent des lettres dans la chatière. En creux, une histoire s'esquisse, du passé est évoqué, les relations évoluent. Ça donne un petit roman épistolaire charmant, doux, triste et cajoleur comme un félin de poche. D'Antoinette Rychner, on avait déjà pu apprécier les nouvelles de sa *Petite collection d'instants-fossiles*, récits courts aux Éditions de l'Hèbe (2010). Elle a deux enfants, écrit beaucoup pour le théâtre, et est citée en exemple avec raison par ceux qui veulent démontrer que l'Institut littéraire de Bienne, qu'elle a fréquenté entre 2006 et 2009, donne de bons résultats.

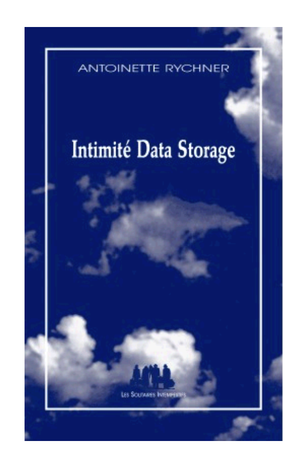
Article paru dans *L'Express* le 16 mai 2014, par Dominique Bosshard.

Lettres au chat se range parmi les petits livres qui ont l'air de rien, mais qu'une fois la dernière page tournée, on quitte avec regret. Un sourire au cœur.

Le chat du titre s'appelle Pépin et, à l'image de nombre de ses congénères, il a disparu. Alors Prune et sa maman lui écrivent des lettres, qu'elles déposent dans la chatière. D'autres expéditeurs, le coussin bleu et la gamelle du chat, puis un voisin amoureux, viennent enrichir le court roman épistolaire. Dans le feu croisé de ces voix se lovent des manques affectifs et des histoires bancales, des désirs prêts à éclore. « Peut-être as-tu fui nos déséquilibres, peut-être estimes-tu que pour bâtir un foyer, un chat ne suffit pas », écrit Aurélie.

Empreinte de tendresse et d'inquiétude, la correspondance nourrit l'espoir d'un possible retour, mais il faudra se rendre à l'évidence : « Maman, Pépin me manque beaucoup mais je pense qu'il va pas revenir. » On pouvait craindre le dérapage gnangnan, le ronron naïf, il n'en est rien. Les échanges restent d'une fraîcheur attendrissante, griffée d'humour et de poésie. Une jolie façon de faire son deuil et d'infléchir le cours des choses ! Et que l'auteure a elle-même expérimentée en entamant ce texte, après que son matou eut disparu sans laisser d'adresse. « J'ai eu envie de rendre compte de ce ‹ drame › pour apaiser mon chagrin, et je me suis prise au jeu ! »

♦ ***Intimité Data Storage*****,** Éditions Les Solitaires Intempestifs, 2013.



Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Tout ce temps, j'ai tenu.

Tout ce temps j'ai serré les dents,

travaillé

à dissimuler

ce qui nous arrivait.

Et maintenant, tu laisses ta petite amie publier

le journal de Lisa.

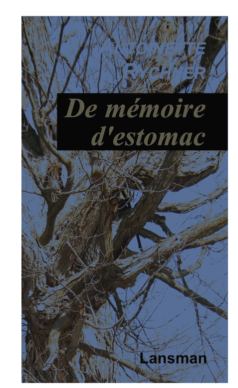
Que vont dire les Müller, les Bühler, les Jeanme…

L'arrivée d'une personne étrangère ébranle le mur du silence et oblige une famille à réapprendre à se parler dans un monde où la technologie est omniprésente.

Cette pièce a obtenu le prix SACD de la dramaturgie de langue française en 2013.

♦ ***De mémoire d'estomac***, Éditions Lansman, 2011.

<u>Présentation de l'ouvrage par l'éditeur</u> :



Une petite fille est née, prête à éprouver, à aimer la vie, comme tous les enfants du monde. Pourtant, il apparaît rapidement qu'elle n'est pas tout à fait comme les autres... au point de voir ses propres parents l'abandonner à son sort. Heureusement, notre héroïne va pouvoir compter sur un allié extraordinaire : son estomac, organe doué non seulement de parole, mais aussi de bon sens, d'expérience et de courage. Au fil des rencontres, l'estomac - parfois contre son gré mais toujours fidèlement - va servir la petite fille bientôt adolescente et se révéler source de sagesse et d'émotion. Peu à peu, la différence qui enfermait la fillette dans un univers clos va se muer en instrument de rapprochement et de partage...

Cette pièce a reçu le prix de l'ineditheâtre en 2011. Création au *CDN Besançon* Franche Comté, du 22 janvier au 2 février 2013.

Dès sa naissance, le père et la mère s'aperçoivent que la petite est différente, au moins de leurs attentes. Son bras n'est pas comme celui des autres, c'est peu, mais suffisant pour qu'ils l'abandonnent à son sort. Elle, née pour aimer la vie mais plongée d'emblée dans la dureté du monde, va trouver un allié inattendu, de ceux qui facilitent l'existence dans les contes de fées : son estomac ! Philosophe empirique, doué de parole, tordu dans tous les sens par la faim, la peur et l'amour, il est surtout doté de la mémoire de ses réincarnations successives. Au fil des rencontres - un petit garçon différent lui aussi, une sorcière croqueuse de pommes et son amoureux caché dans le placard... - l'estomac et la petite fille vont apprendre à exprimer leurs sentiments dans le monde en constante évolution qu'est la vie. La différence initiale de la petite, qui l'enserrait, va se muer en un bel et poétique instrument de partage.

D'apparence enfantine, *De Mémoire d'estomac* s'avère être une fable des plus sérieuses : certes Antoinette Rychner, jeune auteure suisse, utilise les codes du conte, mais pour y distiller de l'ambiguïté et s'écarter des situations convenues du genre. La morale de la pièce pourrait tout à fait être : «la vie est dure et injuste donc passionnante et belle !». Partant, Robert Sandoz destine son spectacle d'abord aux adolescents, à ceux qui se frottent au monde pour se construire une identité et contrer les incertitudes ; pour autant, chacun, adultes ou enfants, pourra se plonger dans son univers. Il envisage une mise en scène où les acteurs jonglent avec les codes théâtraux et où la musique accompagne la narration jusqu'à se muer en véritable personnage. Dans un décor coloré, peuplé d'objets, sera ainsi fabriqué chaque soir un univers se situant entre la rêverie incarnée et le bricolage visuel et sonore. Par la puissance d'un théâtre faisant feu de tout bois, il s'agira bien d'embarquer les spectateurs et de mettre à mal toute distance entre eux et un monde qui joue de la rugosité et des ambiguïtés actuelles.

♦ ***Petite collection d'instants-fossiles***, Éditions de l'Hèbe, 2010.

Présentation de l'ouvrage par l'éditeur :

Fouillant des existences hétéroclites, à l'affût du micro-drame ou du flagrant délit de situation comique, le regard tout à coup s'arrête ; brûle-pourpoint familial ou amoureux, révélation de l'échec, de la perte, secondes de déchirure ou de réconciliation, expérience intense de la création ou de la réception artistique… Les instants retenus, comme autant de curiosités rares et précieuses, sont traités avec une vraie fascination pour la bizarrerie humaine, une redoutable économie de moyens et une ironie souvent corrosive qui, pour rendre visibles les détails et les articulations les plus fines, « dégraissent » jusqu'à l'épure. Réunis en série, ces vingt-cinq récits allient l'impact du gros plan à la brièveté de l'éclair, précipitant leur lecteur dans une vision-kaléidoscope de notre condition.

Presse :

Article publié sur le site « www.viceversalitterature.ch » le 12 novembre 2011, par Brigitte Steudler.

Deux cent septième ouvrage paru aux Editions de l'Hèbe, *Petite collection d'instants-fossiles* réunit vingt-sept récits finement travaillés par Antoinette Rychner, jeune auteure d'origine neuchâteloise active dans le domaine théâtral depuis de nombreuses années.

En publiant ce recueil de nouvelles, résultat d'un travail réalisé dans le cadre de sa formation à l'Institut littéraire suisse de Bienne, Antoinette Rychner démontre un sens aigu de l'observation. Que ses textes relatent des épisodes de la vie de tous les jours ou prennent place dans un milieu académique ou culturel, elle transperce de sa plume affûtée les rapports liant les êtres humains – qu'il s'agisse des relations parents-enfants, employeurs-employés, hommes-femmes ou de simples rencontres. Séduction ou intimidation, rapports de force dans les couples, marques de déférence induites par la notoriété ou par la position sociale : Antoinette Rychner choisit de ne pas taire ce qui rend faible, irrite ou indispose (...).

Qu'elle relate la première d'un spectacle, l'accueil d'un illustre conférencier en proie à une intolérance alimentaire subite, une baignade en famille ou une fin de soirée entre amis, la lecture de ces courtes scènes s'achève le plus souvent sur l'expression d'un trouble ou d'un brusque dérapage qu'elle saisirait en plein vol.

En s'attachant à disséquer les difficultés entourant la communication et les rapports humains en général, Antoinette Rychner connaît bien le poids des codes sociaux qu'elle prend ainsi plaisir à déjouer. Il appartient dès lors au lecteur de saisir rapidement les enjeux de sa prose, certaines nouvelles ne faisant pas plus d'une page et demie, pour mieux savourer la chute du récit : toute la réussite de ce recueil tient en cette alchimie. (...) L'auteure se montre riche d'une expérience professionnelle acquise dans le domaine théâtral – le fait que deux textes d'Antoinette Rychner aient déjà été portés à la scène, *La vie pour rire* en 2006 et *L'enfant, mode d'emploi* en 2009, ne surprend pas, bien au contraire. Cela ne fait que confirmer si besoin était qu'une nouvelle plume est née.

Revue de presse :

Pour sa pièce *Intimité Data Storage*, Antoinette Rychner obtient en 2013 le prix SACD de la dramaturgie de langue française délivré par les Francophonies en Limousin, la SACD et France-Culture. À cette occasion, elle s'est entretenue avec Guillaume Regourd pour *SACD Le Magazine* en automne 2013.

Guillaume Regourd : Que vous inspire la notion de francophonie, vous dont la langue maternelle est le français dans un pays qui compte trois langues nationales ?

Antoinette Rychner : ...et même plus ! Quatre langues nationales, en comptant avec le romanche, lui-même subdivisé en cinq langues parlées dans les très belles vallées grisonnes. En tant qu'auteure, j'essaie de vivre cette pluralité en suivant par exemple les parcours des collègues romanches ou germanophones que j'ai côtoyés dans le cadre de mes études à l'Institut littéraire suisse. Mais soyons honnêtes, c'est un effort de rester à l'écoute mutuelle ; lire dans une autre langue que la maternelle demande un surplus de temps et d'attention, quant à se rendre au théâtre ou à des lectures hors sa région linguistique, nous le faisons trop peu, car même si les distances sont courtes dans notre petit pays, il y a une barrière psychologique ; on a l'impression que c'est loin, que c'est l'ailleurs. Spontanément, l'attention de chacun reste tournée vers sa « grande puissance » culturelle voisine : France, Allemagne, Italie. Pour moi, la notion de francophonie tient un peu du même phénomène. Un grand nombre de nations et régions sont réunies par l'usage d'une même langue. Mais c'est comme une théorie, comme si la francophonie n'existait pas sans actes, sans une forme de résistance active. Il s'agit d'oublier momentanément ce qui est immédiatement visible, dominant (une rentrée littéraire parisienne par exemple) et de se donner la peine du détour, de la découverte alentour. Se rappeler que d'autres existent ; une question d'écoute, de curiosité. Des organismes et manifestations comme les Francophonies en Limousin m'apparaissent donc comme très précieuses, puisqu'elles permettent justement d'attirer notre regard sur des zones géographiques et artistiques méconnues, de nous mettre en découverte réciproque, de nous faire prendre conscience de nos différences comme de nos ressemblances, à travers cette langue qui nous rassemble.

G.R. : Qu'est-ce qui vous a conduit à faire du français, de la langue, des mots, votre outil de travail ?

A.R. : L'envie, le besoin de détourner « l'outil alphabet » s'est fait sentir dès le moment où l'on m'a appris à écrire à l'école primaire. J'ai toujours écrit dans les interstices temporels possibles. Reste que le moteur, le pourquoi de l'écriture est difficile à cerner. Sans doute quelque chose qui ne suffit pas, ou qui blesse, ou met en colère dans le réel observé, et qui génère un besoin de transformer. Par ailleurs je suis une personne globalement mal à l'aise à l'oral, j'ai le sentiment de devoir traduire quelque chose par la parole sans jamais y arriver pleinement et quand j'écoute les autres, il me semble souvent que la parole cache plus qu'elle n'exprime... Il me faut donc prendre ma revanche sur ces manques et ratures, me chercher une surface de réparation.

L'écriture est à la fois l'écran qui me protège, et le pont qui me relie aux autres.

G.R. : *Intimité Data Storage* prend acte, dès son titre, des évolutions constantes de la langue allant avec celle des moyens de communication : est-ce le travail sur la forme qui vous a d'abord guidé dans l'écriture de ce texte ?

A.R. : Le point de départ, c'était ce constat : je n'arrivais pas à supprimer le contact d'une personne décédée dans mon répertoire de téléphone portable. J'ai réalisé qu'un tel geste impliquait un gros impact émotionnel, symbolique. Symboliquement il s'apparente à une

cérémonie, même minimale, de plus le terme de « suppression » induit une sorte de deuxième mort, une déclaration d'oubli, une violence. J'ai été frappée par la question du sacré, des croyances que l'acte soulevait. J'ai mis le personnage principal (« Frank Tauber ») dans une situation analogue, et cela a lancé l'écriture de la pièce.

Il m'a semblé que le dilemme était représentatif d'un phénomène de société contemporaine : beaucoup d'événements relationnels, humains, émotionnels sont vécus à travers le prisme technologique aujourd'hui, via le téléphone portable, les réseaux sociaux, etc.

À la base, la technologie est prévue comme un outil au service de l'humain, mais il me semble qu'elle prend le pas sur l'être en ce sens qu'elle organise pour lui la représentation de la vie et lui offre des substituts de rituels – ou rituels tout court.

La langue est vectrice de ce phénomène. On introduit des termes numériques pour traduire l'existence. Un magnifique exemple nous est offert par Pascal Rambert dans *Clôture de l'amour* quand il fait utiliser les termes « réinitialiser » ou « reparamétrer » (sauf erreur de ma part) à son locuteur en situation de rupture amoureuse. On comprend, on s'explique sa propre vie par analogie avec la technologie numérique.

G.R. : Quelle place occupe cette pièce dans votre œuvre ?

A.R. : Si j'avais déjà traité de la marchandisation humaine (dans une pièce intitulée *L'Enfant, mode d'emploi* par exemple, on peut louer des enfants dans une agence pour satisfaire une pulsion parentale, puis rendre l'enfant quand on en a assez), ou encore, (à travers diverses proses courtes), du fractionnement ou cloisonnement de l'existence en portions et valeurs quantifiables, évaluables, et finalement transformables en produits, je n'avais encore jamais parlé des nouvelles technologies et de leur influence sur l'âme, l'esprit et les relations entre personnes.

C'était aussi l'occasion de régler certains comptes avec le modèle familial dominant. La famille qui est représentée dans la pièce est une famille aux valeurs conservatrices, sclérosée, qui étouffe sous sa propre obligation à se poser en modèle. Dans l'intimité de ses membres, de terribles conflits et de grandes souffrances se développent, mais ces colères, ces désarrois, ces souffrances doivent être tus, ils ne peuvent être exprimés sous peine de mettre en péril la mascarade officielle. C'est cette tension entre lutte intime et faux-semblant d'harmonie qui m'intéresse.

G.R. : Quels sont les projets qui vous occupent actuellement ?

A.R. : *Le Prix*, un texte-fleuve, créé par fragments puis assemblé en un genre de roman empruntant parfois des chemins de poèmes... ; *Frost*, un projet de création scénique et d'exploration littéraire inspiré par un voyage en Islande et la lecture de *La route* de Cormac McCarthy, comprenant des parties coécrites en « live » avec Julie Gilbert, en création à l'ABC, à La Chaux-de-Fonds à l'automne 2014 ; continuer à élaborer des projets avec le collectif « Nous sommes vivants » (qui est d'ailleurs invité aux Francophonies cette année) ; une contribution à *Nous souviendrons-nous*, une création du jeune metteur en scène Cédric Leproust à l'Arsenic, à Lausanne en décembre ; une collaboration à *La Dérive des continents*, création du chorégraphe Philippe Saire, en représentation cet automne à Vidy-Lausanne et au Centre culturel suisse à Paris.